

Le Padre qui sort les prostituées du «bois»



Par Agnès Leclair

Publié le 31/10/2016 à 17h23

REPORTAGE - Le père Jean-Philippe Chauveau, fondateur de l'association Magdalena, qui vient en aide aux travailleurs du sexe, a ouvert les portes d'un ancien prieuré à des travestis ou transsexuels du Bois de Boulogne pour les aider à quitter la rue.

Un monastère pour prostituées sur la voie de la «rédemption»... Sur le papier, le projet du père Jean-Philippe Chauveau avait des allures de miracle. Pourtant, en octobre, trois drôles de pensionnaires en quête d'une nouvelle vie, loin des relations tarifées du bois de Boulogne, ont bien investi les vieilles pierres d'un ancien prieuré, niché à Écuelles, en Seine-et-Marne. Après un an de travaux, la grande bâtisse ancienne et ses dépendances, mises à disposition par le diocèse de Meaux, accueillent désormais des travestis ou transsexuels du «bois» pour leur donner une chance de se réinventer. À terme, elles pourront être sept à vivre dans ce havre de paix autrefois occupé par des bénédictines.

«Nous ne sommes pas là pour obliger qui que ce soit à se prosterner ou à réciter le chapelet.»

Le père Jean-Philippe

«Ici, nous proposons un accompagnement humain, social et spirituel mais nous ne sommes pas là pour obliger qui que ce soit à se prosterner ou à réciter le chapelet, précise le père Jean-Philippe, le curé des prostitués. Nous pouvons tout à fait accueillir des personnes non croyantes. Je célèbre la messe tous les jours mais il n'est pas obligatoire d'y assister.»

Le père Jean-Philippe a rencontré ses trois premières pensionnaires lors des maraudes de Magdalena, l'association qu'il a créée pour leur venir en aide.

Voilà plus de dix ans qu'il sillonne l'allée de la Reine-Marguerite en compagnie de bénévoles, la nuit, à bord d'un camping-car pour prier avec ces brebis égarées, leur offrir une tasse de café et une parenthèse de bienveillance. «Il ne s'agit pas de les “sortir du péché”, précise celui qui est plus connu sous le nom de Padre. Je n'ai jamais tenu ce langage. Il ne faut pas oublier que l'association porte le nom de Marie-Madeleine, cette prostituée que Jésus a refusé de juger.»

Sweat-shirt large sur son pantalon blanc moulant, Jessica, une Péruvienne de 21 ans, se hâte de poser son sac dans sa nouvelle chambre monacale, meublée d'un bureau, d'un petit lit et d'une armoire. Dans toutes les pièces, des crucifix accrochés aux murs immaculés rappellent l'origine du lieu. Maquillage léger, cheveux lisses sagement noués, cette grande brune prend plaisir à faire visiter la chapelle, séparée des autres bâtiments par une petite cour et une pelouse jonchée de noisettes. Alors qu'un rayon de soleil perce à travers la large fenêtre qui surplombe l'autel, elle murmure: «Ici, on sent la présence de Dieu. Si Jésus n'était pas là, il n'y aurait pas de pardon de nos péchés.»

Venue chercher «une opportunité de vie» en France, Jessica a atterri au bois pour «gagner de l'argent facile». Aujourd'hui, elle se reprend à rêver d'un emploi de commercial. Mais ce n'est pas tout. Elle s'apprête aussi à se faire baptiser. «Pour naître à nouveau», explique-t-elle simplement «Je te ferai ta robe de baptême, ce sera mon cadeau. Tu seras belle comme une sainte», lance à sa nouvelle colocataire Charm, trans de 42 ans, venu de Côte d'Ivoire après le bac avec des projets de stylisme plein la tête. Deux ans d'études à la Chambre syndicale de la couture parisienne n'y ont pas suffi. «J'ai arrêté par manque de moyens et je me suis retrouvé dans la rue. Quand le Padre nous a dit qu'il pouvait nous aider à sortir de cette vie, j'ai sauté sur l'occasion», raconte-t-elle. Derrière ses airs fanfarons et son joyeux bavardage, Charm, marquée par des années de trottoir et d'alcool, sait que le parcours de sortie de la prostitution sera difficile. Elle sait aussi qu'elle peut compter sur le soutien du Padre, qu'elle accompagne depuis de nombreuses années en pèlerinage à Lourdes, en compagnie d'autres prostituées. «On prie, on fait le chemin de croix, on s'éclate», résume cette croyante peu conventionnelle.

La nouvelle loi sur la prostitution, adoptée en avril dernier, qui pénalise le client et va au bout de la logique abolitionniste, a-t-elle pesé dans la décision du trans ? Même si le texte n'a pas été un déclencheur, Charm reconnaît que «le travail comme avant, c'est fini». «On gagne juste assez pour manger. Aujourd'hui, il y a trop de filles et moins de clients. Les prix ont baissé. C'est la crise», poursuit-elle.

«Ici, pas d'alcool, pas de drogue, pas de sorties nocturnes», rappelle le père, «petit gris» de la Communauté des frères de Saint-Jean, très conscient du risque de «rechute». Au cours des six à dix-huit mois qu'elles pourront passer dans le monastère, les anciennes «travailleuses» devront apprendre à respecter des horaires fixes, se plier aux contraintes de la vie en communauté, participer aux tâches domestiques et travailler dans les ateliers mis en place pour préparer à la réinsertion. Comme la couture, le potager ou la ciergerie, l'ancienne spécialité des sœurs du prieuré. Des repères avant de reprendre une vie plus réglée et une première étape avant des stages pour se préparer un emploi.

**«Personne ne me regardait, ne m'écoutait comme un être humain.
Jusqu'à ma rencontre avec le Padre.»**

Leonela

Fabriquer des bougies à la campagne pour échapper à «l'enfer» du bois... Ce changement de décor radical fait tout de même un peu peur à Leonela, une Colombienne de 45 ans, qui, fébrile, multiplie les travaux ménagers dans le prieuré comme pour s'assurer qu'elle a bien sa place. Son chihuahua Cherries, qui gambade à ses côtés, semble pour sa part s'être déjà habitué à l'atmosphère bucolique du lieu. À l'aube de cette métamorphose, débordée par l'émotion, Leonela craque au cours d'un déjeuner avec les «copinas» et le Padre. «Je n'en peux plus d'être dans la rue. Cela fait dix-sept ans. J'ai tellement envie de sortir de cet enfer. Personne ne me regardait, ne m'écoutait comme un être humain. Jusqu'à ma rencontre avec le Padre», lâche-t-elle dans un sanglot.

Son appel renvoie directement à la citation de Bernadette Soubirous au sujet de la Vierge - «Elle m'a regardée comme une personne». Une citation devenue la devise de l'association Magdalena. Et le leitmotiv du Padre qui aime à répéter «qu'il suffit d'un regard pour aider l'autre».

Et l'Église, de quel œil voit-elle cette initiative peu conformiste ? Le projet a en tout cas reçu le soutien de l'évêque de Meaux, Mgr Nahmias, venu célébrer la messe inaugurale de la maison. Pour l'occasion, Charm, en aube blanche, encensoir à la main, a fait office d'enfant de chœur. Une tâche qu'elle a effectuée avec «beaucoup de sérieux et une vraie fierté», encourage le Padre. «Je connais encore peu le père Jean-Philippe mais ce que je crois avoir perçu de son charisme, c'est qu'il sait rendre leur dignité aux personnes qu'il rencontre», a pour sa part résumé l'évêque avant de bénir la maison.

Aux alentours d'Écuelles, tout le monde ne partage pas son enthousiasme, indique cependant Pascal, le plombier qui participe depuis un an à la restauration du lieu. «Magdalena? Ça fait jaser... en bien et en mal, admet-il. Y en a qui disent qu'il va y avoir un bordel à Écuelles.» «Et en plus, il est tenu par un curé», se moque le Padre, dont la bouille ronde affiche toujours un grand sourire. Il en faut plus pour déstabiliser cet ancien aumônier de la prison de Nanterre qui a également passé de nombreuses années auprès des SDF et des toxicomanes.

«La prostitution, c'est aussi de l'argent, des habitudes. Quand on décide d'arrêter, c'est le vertige.»

Marie-Pierre, directrice de la Maison Magdalena

Violé durant son enfance, marqué par la violence familiale, tenté par la petite délinquance dans sa jeunesse, le père Jean-Philippe partage un lourd passé avec tous ces accidentés de la vie. «Ce n'est pas étonnant qu'il les comprenne. Quand on a été blessé soi-même, on est plus sensible aux galères des autres», relève Marie-Pierre, elle aussi chargée de veiller sur les filles en tant que directrice de la maison Magdalena.

Ancienne éducatrice de rue, dans le «social» depuis vingt-cinq ans, c'est avec elle que le père Jean-Philippe Chauveau a effectué ses premières tournées auprès des prostituées, au sein de l'association Aux captifs, la libération, fondée dans les années 1980 par l'ancien curé de l'église de la rue Saint-Denis, le père Giros.

Un brin anxieuse avant l'arrivée d'un hiver qu'elle imagine rude au monastère, Marie-Pierre est consciente du pari que représente ce «beau projet» pour lequel elle a quitté son confort parisien. Après le déjeuner, dans l'effervescence du rangement, elle glisse quelques mots de réconfort à Leonela. «Ne t'inquiète pas, tu peux me parler. On va bientôt mieux se connaître», souffle-t-elle à la Colombienne. «Pour elle, c'est un virage à 180°, un saut dans le vide, décrit Marie-Pierre. La prostitution, c'est aussi de l'argent, des habitudes. Quand on décide d'arrêter, c'est le vertige. Sans une volonté très forte, c'est impossible d'en sortir. Il faut rester humble dans cet accompagnement. Nous essayons juste de leur offrir un lieu, un espace, où il pourra se passer quelque chose en elles. Comme une conversion ou une rencontre amoureuse qui fait qu'on ne revient pas en arrière.»

Que celui qui n'a jamais péché... Père Jean-Philippe. Paru en décembre 2013 aux éditions Salvator.